

**Nadia, Butterfly**  
**Briser le geste**

Jason Béliveau

---

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95059ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Béliveau, J. (2020). Nadia, Butterfly : briser le geste. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 24–25.



# NADIA, BUTTERFLY

## BRISER LE GESTE

JASON BÉLIVEAU

Passé la gloire et les médailles, les commandites lucratives et les voyages à travers le monde, que peut encore accomplir l'ex-athlète? Dans la fleur de l'âge, bien que dinosaure aux yeux d'une discipline où les champions peuvent avoir à peine 20 ans, peut-il encore opérer un changement draconien de carrière, troquer les haltères et les *shakes* protéinés pour les livres et les bancs d'école? Après des années consacrées au même sport, voire au même geste précis répété ad nauseam jusqu'à la parfaite maîtrise, les plus récalcitrants se recycleront en commentateur sportif ou en entraîneur. Les autres tenteront de s'investir ailleurs avec le même brio, et forcément la même compétitivité inculquée, intériorisée. Cette monomanie jadis célébrée, se mesurant au millième de seconde, peut-elle s'accorder au monde «réel», aux platitudes du neuf à cinq et du métro-boulot-dodo, où les plus grands triomphes ne sont plus la montée du podium et l'adulation de tous, mais la petite tape dans le dos de son supérieur immédiat?

Ces questions tangibles autour de l'abandon d'un univers où l'intensité et la compétitivité sont la norme ne cadrent pas forcément avec le tracé classique du film

sportif. Vous savez, ce cliché du *challenger* (ou de l'équipe) auquel personne ne croit et qui rêve d'être champion, les entraînements intensifs (montage!), les obstacles rencontrés puis surmontés et, finalement, la victoire sous les applaudissements. C'est ce moment, celui où se met à défiler le générique de fin sur une musique inspirante, que *Nadia, Butterfly* utilise comme point d'amorce.

Les médailles ont été décernées, les hymnes nationaux entonnés, la foule a quitté l'amphithéâtre. Nadia demeure, début vingtaine, imprécise, le regard triste même si elle vient de remporter une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Tokyo de 2020. Avant même d'avoir entamé ce dernier relais quatre nages avec ses trois coéquipières, c'était gravé dans le béton: il s'agissait de sa dernière compétition. Ce que personne ne semble réellement comprendre, notamment son entraîneur depuis une dizaine d'années (Pierre-Yves Cardinal). Nadia est talentueuse, mais également caractérielle et boudeuse, et entretient une relation ambiguë avec son sport, au point de considérer tous les nageurs comme des êtres égoïstes qui ne pensent qu'à leur succès. Est-ce pour cette raison qu'elle

préfère tout laisser tomber pour aller étudier la médecine? Nadia a le physique de l'emploi, nul doute, mais pas la volonté ni l'attitude, cette chose intangible que tous les profs d'éducation physique qualifient, à grand renfort de solennité, d'*esprit sportif*.

### NADIA PRÉFÈRE LA BRASSE

Lui-même ancien nageur de compétition, Pascal Plante a dû laisser murir patiemment l'histoire de *Nadia, Butterfly*, le temps de se bâtir une expérience de metteur en scène et d'assembler un budget conséquent pour rendre crédible cet univers de la nage professionnelle aux codes bien précis. Son premier long métrage, *Les faux tatouages*, avait doucement préparé le terrain, creusant une veine intime et minimaliste qui persiste, tout en se parant ici d'une abstraction tirant parti d'effets purement cinématographiques, des ralentis sous l'eau aux jeux de lumière impressionnistes, à l'utilisation de la pièce *Space Song* de Beach House, aux pulsations vaporeuses, évoquant le roulement des vagues, la sensation d'apesanteur et d'abandon sous l'eau. Et il y avait, d'un point de vue purement logistique, ces Jeux olympiques à recréer, l'effervescence et le brouhaha qu'ils présupposent. Rétrospectivement,

sachant aujourd'hui qu'ils ont été repoussés d'un an pour cause de COVID-19, leur présence fictionnalisée ajoute à cette sensation de n'être nulle part, sinon dans une sorte d'antichambre existentielle qu'arpente douloureusement Nadia. Couplés à ce tournage nécessaire à Tokyo, les éléments de gestion (les critiques en parlent rarement, mais c'est ici qu'entre en jeu le travail crucial d'une productrice comme Dominique Dus-sault) démarquent toute l'entreprise de l'usuel drame intimiste à petit budget. Cela dit, malgré une scène de compétition époustouflante en amorce, privilégiant l'emploi de plans séquences et un travail minutieux sur la bande-son (cris de foule, commentaires télévisuels en langues étrangères, etc., le tout signé par Olivier Calvert), malgré l'excitation en crescendo rappelant n'importe quel film hollywoodien, *Nadia, Butterfly* délaisse rapidement le spectaculaire pour se concentrer sur son personnage éponyme, interprété par la nageuse olympique Katerine Savard (médaille de bronze à Rio en 2016).

Peu verbeux, le film laisse les corps parler, en action bien sûr, mais également dans les mo-

ments de repos et d'attente, le physique robuste de Nadia devenant une matière insondable, un bloc réfractaire au regard de la caméra. Car il faut bien l'admettre qu'elle est une jeune femme trouble et complexe, sensible et touchante, soit, mais parfois caractérielle, cherchant noise à ses collègues nageuses, vivant dans une angoisse constante, celle d'abandonner une bonne fois pour toutes ce qui la définit entièrement. Plante laisse alors graduellement son film décanter, se concentrant sur de petits moments significatifs (Nadia qui s'empiffre de bonbons lors de son premier entraînement « postcarrière »). C'est dans sa deuxième moitié que *Nadia, Butterfly* risque d'égarer son public, refusant la sursignification, illustrant tranquillement une errance dans un Tokyo curieux et impersonnel, lieu propice à l'introspection, à l'image du *Lost in Translation* de Sofia Coppola. Ce ralentissement conscient et appliqué, bien que contraire aux constructions narratives d'usage, s'accorde parfaitement au processus de deuil en cours, qui mènera lentement Nadia vers l'acceptation et la paix qu'elle recherche.

## VA, VIS ET REVIENS

La vie ordinaire. En revenir des temps records et des sacrifices. En 2008, le tandem Anna Boden et Ryan Fleck a réalisé le magnifique et délicat *Sugar*, au sujet d'un lanceur de baseball d'origine portoricaine, Miguel, gravissant les échelons qui mènent à la Ligue majeure de baseball. Aux deux tiers du film, le jeune homme décide de tout abandonner et de se construire autrement, en tant que travailleur manuel immigrant aux États-Unis, anonyme mais fier, prêt à saisir l'avenir.

À divers moments de *Nadia, Butterfly*, les deux mascottes officielles des Jeux se révelent à Nadia, fantômes dignes du cinéma d'Apichatpong Weerasethakul, et la saluent silencieusement, de façon bienveillante, l'air de lui dire : « Ça va bien aller, la vie continue ». L'après reste toujours à construire, et à considérer les deux premiers films de Plante, l'ambition et la chaleur qui les animent, la justesse de leur regard, soyons convaincus que le meilleur est encore à venir. ▲

